

A black and white illustration of a dog's head, possibly a Weimaraner, with long, wavy fur. The dog's eyes are glowing with a bright, white light, and its mouth is open, showing sharp, white teeth and a dark tongue. The background is dark, making the glowing eyes and teeth stand out.

Wendy Augustine

MÉFIE-TOI
DE L'EAU
QUI DORT

Wendy Augustine

Méfie-toi de l'eau qui
dort

© Wendy Augustine, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-4878-1

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Tous droits réservés

Instagram

@augustinewendy

Illustration de couverture

Maria Zolothukina

<http://www.artstation.com>

À ma chère amie Ersilia, toute mon affection et ma gratitude.

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier tous ceux qui m'ont encouragée, en me soutenant et en participant à ce projet.

PROLOGUE

Le vent balayait ses cheveux bruns. Elle avait une frange qui lui couvrait presque les yeux. La fillette ne bougeait pas, des larmes coulaient le long de ses joues. Son père était blessé à l'épaule, poignardé par sa femme.

— Pardon, dit-il en s'adressant à sa fille. Pourquoi tu ne m'as rien dit ? Si j'avais su...

Il s'interrompit. Le visage de la gamine fut déformé par le chagrin. Elle serra son père dans ses bras, celui-ci grimaça de douleur.

La police avait embarqué la belle-mère pour tentative de meurtre. Depuis plusieurs semaines, elle maltraitait l'enfant. Lorsque le père l'avait appris, cela tourna au drame.

L'ambulance arriva enfin. Son père y monta. Tout d'un coup, une main se glissa dans celle de la fillette. Elle tourna la tête. C'était sa meilleure amie. Elle avait de grands yeux verts et des cheveux roux. Elles avaient le même âge et allaient à la même école.

— C'est toi qui lui as dit ?

— Il le fallait, répliqua la fille rousse. Sinon, elle allait continuer de te faire du mal. Il fallait que ton père le sache.

La brunette serra fort la main de son amie, pour lui faire comprendre à quel point elle lui était redevable.

— Mais toi ?

La fillette rousse baissa les yeux.

— Un jour, moi aussi je serai libéré de mon bourreau, la rassura-t-elle.

CHAPITRE 1

Le crépuscule arriva. William Pau sentit la fatigue venir. À bord de sa Mercedes noire, il conduisait à toute allure. Le paysage de la banlieue sud de Londres à Stokley défilait devant ses yeux et disparaissait, le soleil faisant doucement place à l'obscurité. Les ampoules s'allumèrent les unes après les autres comme pour lui indiquer le chemin.

Le rétroviseur renvoyait le reflet d'un homme d'une trentaine d'années. Il était brun aux yeux sombres et avait une mâchoire bien dessinée. L'alliance qu'il portait à son annulaire indiquait qu'il était marié et que probablement sa femme l'attendait à la maison avec impatience. Il respira profondément, se donnant du courage pour les quelques kilomètres à venir.

Il était à la tête d'une compagnie de technologie numérique qu'il avait reprise à la mort de son père, un an plus tôt. Pourtant, il y avait quelques mois de cela, il n'y connaissait rien en numérique. William avait toujours travaillé dans les finances. L'argent, c'était son truc. Mais sa mère avait insisté pour qu'il reprenne les rênes de l'entreprise *Degigotech*.

C'était un jeudi et il était enfin en vacances, ce qu'il attendait avec impatience depuis le début de la semaine.

De gros nuages assombrèrent le ciel. Un grondement lointain éclata. Quelques gouttes de pluie tombèrent sur la carrosserie. La pluie chantonna une berceuse tandis que le moteur de la voiture suivait le tempo.

William était enfin arrivé chez lui. N'ayant pas de garage, il gara son automobile dans l'allée de sa maison de couleur verte. Il coupa le moteur.

La lumière du salon était allumée, ce qui voulait dire que sa femme était là. Il soupira de fatigue : cela faisait plusieurs nuits qu'il avait du mal à dormir. Il décida de rester là quelques minutes, peut être cinq ou six. Il mit le minuteur sur son portable qu'il posa près de lui, ferma les yeux un instant et écouta la pluie, suivie de l'orage. À ce moment précis, plus rien n'existait autour de lui, seule la musique de la pluie résonnait dans son esprit. Sa respiration se fit plus lente, il n'était plus pressé d'aller où que ce soit ou stressé par quoi que ce soit, se sentant enfin libre. Le tonnerre grondait de plus en plus fort et semblait être de

plus en plus près.

Brusquement, William sursauta, son téléphone vibra. Il crut sur le moment que les cinq minutes s'étaient écoulées mais c'était sa femme qui l'appelait. Il décrocha.

— Allô ?

— Alors, tu comptes rentrer ou pas ? demanda sa femme.

Elle était postée à la fenêtre du salon et regardait vers la voiture, un portable à la main.

— Je te manque déjà, dit-il amusé.

— Pfff, fit-elle, en guise de réponse.

Elle raccrocha et s'éloigna de la fenêtre. Il raccrocha à son tour et regarda le minuteur : celui-ci indiquait quarante secondes. Il le désactiva et le rangea dans la poche intérieure de sa veste, avant de sortir de son véhicule.

Chaque goutte de pluie, telle un déluge, s'abattait violemment sur le sol. Il courut jusqu'à la porte d'entrée de chez lui mais, par inadvertance, fit tomber ses clés à mi-chemin. Il lâcha un juron et repartit les ramasser.

À ce moment précis, il entendit un grondement inquiétant. Instinctivement, ses poils se hérissèrent. Il leva les yeux : à un mètre de lui se tenait un énorme chien noir qui le fixait. William retint son souffle et ne bougea pas d'un millimètre. La bête était vraiment énorme. Elle n'avait pas la taille habituelle d'un chien ordinaire, et ses crocs proéminents étaient terrifiants. Sa fourrure noire était d'une effroyable densité. De la vapeur sortait de ses narines. Le molosse s'avança doucement vers William, toujours en émettant cet abominable grognement. La panique s'empara de William qui n'osait plus déglutir ; ses muscles étaient endoloris tellement il s'efforçait de ne pas bouger. Il ferma les yeux et pria tous les dieux existants de lui venir en aide.

— Will ? s'écria une voix féminine.

William ouvrit les yeux, surpris. C'était sa femme.

— Je peux savoir ce que tu es en train de faire ? questionna Céleste.

Elle se tenait dans l'encadrement de la porte d'entrée, un sac-poubelle à la main. Elle avait un côté pin-up, qui n'était pas sans rappeler le célèbre cartoon

Betty Boop, excepté qu'elle était rousse. Ses yeux verts regardaient fixement William.

La pluie s'atténua. Le jeune homme se leva aussitôt, jetant un œil autour de lui pour s'assurer que la bête avait bel et bien déserté les lieux. L'énorme chien avait disparu.

— Je récupérais mes clés, finit-il par dire.

Il mit les clés dans la poche de son pantalon.

— Ah oui ? Tu ramasses tes clés les yeux fermés ? répliqua-t-elle.

Sans attendre de réponse, elle se dirigea vers la benne à ordures et jeta son sac-poubelle, tandis que William pénétrait dans la maison, un peu hébété. Il retira son manteau et ses chaussures, qu'il rangea dans le placard à l'entrée. Sa femme referma la porte derrière elle.

— Va te laver les mains, chéri, le repas est prêt, l'informa-t-elle.

Elle l'embrassa sur la joue avant de lui donner une petite tape sur les fesses, ce qui le fit sourire. Elle s'éloigna dans la salle à manger.

William monta à l'étage et entra dans la salle de bains. Il prit un peu de savon liquide au creux de ses mains, ouvrit le robinet et se frotta les mains frénétiquement en se regardant dans le miroir. Mais enfin, que s'était-il passé tout à l'heure ? Toutes sortes d'idées se bousculèrent dans sa tête. La seule réponse à laquelle il pouvait penser était la fatigue. Il s'essuya les mains et rejoignit sa femme.

La table était prête. Au menu, il y avait un poulet rôti et de la purée de pommes de terre, le tout arrosé d'une sauce aux champignons. Assis l'un en face de l'autre, les deux époux se servirent et mangèrent.

William ouvrit une bouteille de vin que sa mère Clara lui avait apportée d'Afrique du Sud. Sa mère était à la retraite et depuis la mort de son mari, Philippe, le père de William, elle partait souvent en voyage et rapportait toujours de petits souvenirs pour lui et sa sœur Katy. Il versa le contenu de la bouteille dans le verre de sa femme et dans le sien.

— Combien de bouteilles t'a-t-elle ramenées ?

— Deux.

Céleste sourit et porta à sa bouche le breuvage.

— Alors ? interrogea William.